

## **L'hybridation ethnosociolinguistique à l'aune de la *loyauté* de la communauté linguistique**

Henri BOYER

Université Montpellier 3

À propos de ces produits hybrides que sont les variétés et les langues de contact se pose évidemment la question de leur catégorisation, disons métalinguistique. La littérature du champ disciplinaire concerné est à cet égard hésitante. Il y a bien sûr le terme de *créole* qui désigne une langue au plein sens du terme ayant acquis une complète autonomie de fonctionnement, née cependant dans un certain contexte géopolitique et des circonstances sociolinguistiques bien particulières (Chaudenson, 1995). Et l'on doit s'interroger également sur la pertinence désignative de termes comme *inter-langues*, *interlangue*, *interlecte*... (Boyer, 2010)

Ces parlures hybrides sont autant de manifestations d'une *hétérogénéité ethnolinguistique intégrée* à base de matériaux bi- ou plurilingues, d'*interférences*, donc de *marques transcodiques* (calques, emprunts...) et de phénomènes de *néocodage* (Matthey et De Pietro, 1997), constitutifs d'une réalité linguistique *bricolée* qui ne peut être considérée comme uniquement d'or-

dre diatopique, pas davantage diastratique ou diaphasique<sup>23</sup>. Il ne s'agit pas d'authentiques systèmes linguistiques, comme les *créoles* (ce qui ne signifie pas qu'ils ne relèvent pas, d'une certaine façon et dans certains cas, d'un processus de *créolisation*) mais d'ensembles dont les *discours épilinguistiques* (ordinaires et autres) qu'ils suscitent mettent en lumière la singularité, et qui font l'objet le plus souvent de mises en scène diverses et variées (artistiques, médiatiques...).

On peut s'interroger, ce que je vais faire ici, sans proposer autre chose que de simples hypothèses (à creuser), sur l'investissement identitaire que révèlent ces parlures. Pour diverses raisons, et en premier lieu parce qu'il s'agit d'un terrain qui m'intéresse évidemment mais que je connais trop peu, il ne sera pas question dans mon exposé de l'Algérie : ma réflexion sera ici essentiellement d'ordre théorique, cependant nourrie de la connaissance de quelques terrains.

Les dites parlures naissent à l'évidence au sein de configurations bi- ou plurilingues ou plus exactement (c'est du moins la position que je défends ici) de configurations diglossiques (ou pluriglossiques), dans un premier temps comme ensembles interlectaux (dans lesquels on observe une importante variabilité), parfois qualifiés de « troisième langue », de « troisième langage » ou d'« idiome intermédiaire » (c'est le cas pour le *jopara* paraguayen ou même semble-t-il pour le *camfranglais* au Cameroun ou encore pour le *francitan* en domaine d'oc) (Gynan, 2003, Penner, 2010, Sol, 2013, Gardy, 1988, Merle, 1988, Boyer, 1988 et 1990). On peut considérer que leur statut est celui d'un *vernaculaire*

---

23. G. de Granda à la suite de Gumperz et Wilson a proposé la notion de *convergence* linguistique pour rendre compte « de processus [...] qui conduisent au développement de structures grammaticales homologues dans des langues qui ont été en situation de contact intense durant des périodes particulièrement prolongées » (Granda, 1996 : 181; je traduis). Voir J.-J. Gumperz et R. Wilson, « Convergence and creolization : a case from Indo-Aryan/Dravidian border », D. Hymes (éd), *Pidginization and Creolization of Languages*, Cambridge, 1971, 151-167.

mais que leur fonctionnement identitaire est à l'état plus ou moins latent, plus ou moins ostensible, voire ostentatoire.

Elles apparaissent dans le cadre d'un *complexus diglossique* (Gardy, 1985), comme l'un des cas de figure d'évolution d'une situation de type diglossique, une situation conflictuelle qui tourne le dos à un bilinguisme sociétal non-diglossique (dont on peut se demander s'il n'est pas de l'ordre de l'utopie). Et l'on peut dire qu'en *diachronie* (qu'il s'agisse de plusieurs siècles ou de quelques décennies) les parlures hybrides en question hésitent, comme c'est le plus souvent le cas dans les situations de contacts conflictuels de langues entre deux versants : le *versant vernaculaire*, et ici les fonctionnements observés font en général l'objet de représentations linguistiques négatives de la part des tenants de la pureté de la langue dominante (mais aussi de la part des défenseurs de l'intégrité de la langue dominée), et le *versant identitaire* même si la réalité de celui-ci ne va pas de soi.

L'exemple du *francitan*, déjà évoqué, né de la coexistence inégalitaire du français et de l'occitan, conséquence d'une expansion militaire réalisée sous la monarchie capétienne, montre que l'un des résultats les plus tangibles du contact est l'apparition d'une hybridation subie par la langue dominée mais également par la langue dominante, via son acquisition sporadique et lacunaire. Cette hybridation peut être plus ou moins abondante et plus ou moins partagée, et elle s'inscrit dans la durée.

On peut considérer qu'elle relève de deux types de fonctionnement : – l'un, microsociolinguistique, de l'ordre du *bricolage*, qui n'est qu'un métissage fondamentalement conversationnel du répertoire de *locuteurs en transit ethnosociolinguistique*. Il concerne en général une seule génération, comme l'*interlangue transitoire* de certaines communautés de migrants par exemple. Ex. le « meland-

jao » des Espagnols en Roussillon étudié par Ch. Lagarde (Lagarde, 1996) ;

– l'autre, macrosociolinguistique, qui est celui qui m'intéresse ici et qui concerne dans ce cas-là le *code linguistique* : on parlera d'hybridation *interlectale*.

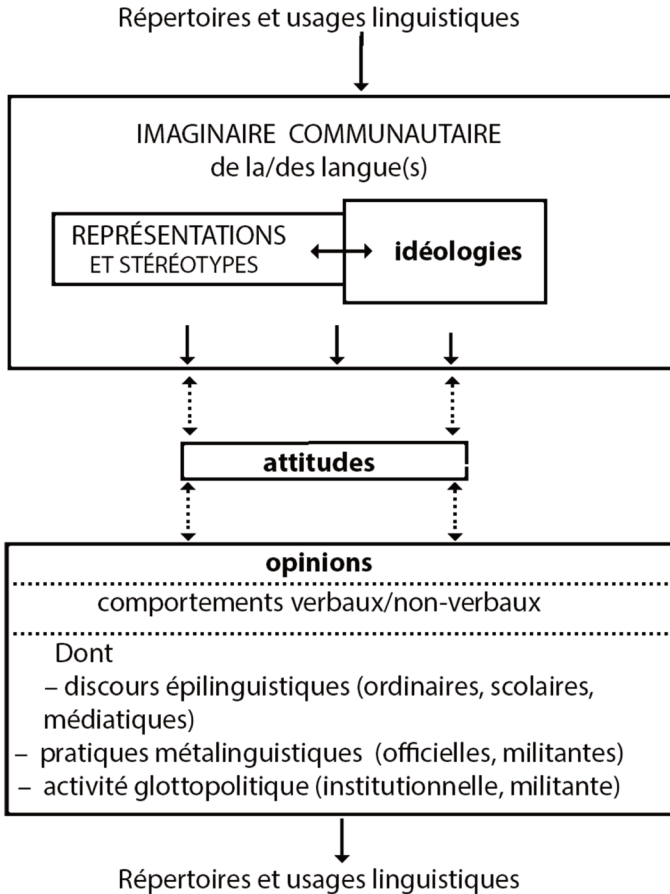
Dans les deux cas on observe la présence plus ou moins importante selon les cas de *marques transcodiques* qui témoignent de la « présence de deux ou plusieurs langues dans le répertoire des interlocuteurs » (dans tel ou tel échange) ou / et d'une rencontre interlinguistique prolongée au sein d'une même société (Matthey et De Pietro, 1997).

Si l'on se penche sur le deuxième type de fonctionnement, en diachronie on constate l'existence d'un premier stade où se manifeste un entre-deux-langues disons « sauvage » avec toutefois comme base de l'hybridation, le système (adapté, et sous certains aspects plutôt approximatif) de la *langue dominante*. On doit ainsi admettre que la parlure progressivement installée avec l'aide en général de « normativisateurs » et de divers outils pédagogiques (qu'on songe à ces manuels de *normativisation* que furent en domaine francophone les *Cacologies* : dites/ne dites pas...) (Boyer, 1990 : 52-57), et avec plus ou moins de violence (Cf. le « signal » / « symbole » / « signe » et autres instruments de coercition « pédagogique ») est la preuve manifeste d'une domination réussie, d'un conflit qui a abouti, orienté par une idéologie adéquate, à un certain degré de substitution de la *langue dominée* par la *langue dominante*.

S'impose ici le rappel de préalables sur lesquels je ne m'étendrai pas mais que le lecteur trouvera exposés par ailleurs (Boyer, 1991, 2003) et que je ne ferai ici que résumer à l'aide de trois schémas.

Le premier concerne la définition d'une configuration linguis-

tique communautaire (dans le sens où il est question d'une *communauté linguistique*, plus ou moins homogène dans ses usages et ses représentations) que je schématise ainsi, selon un édifice à plusieurs niveaux dans lequel les *attitudes* assurent la fonction



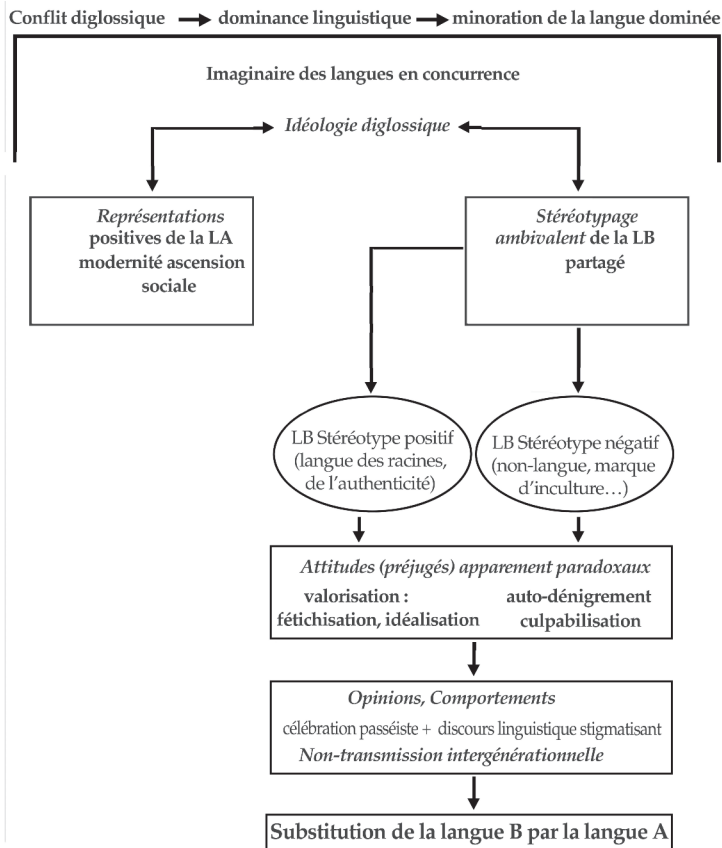
d'interfaces entre l'*imaginaire* collectif des langues en présence (à base de *représentations* constitutives d'*idéologies*) et les *opinions*, pratiques et *comportements verbaux* et *non-verbaux* :

Concernant la notion d'*idéologie*, qui n'est pas d'un maniement aisé (et celle de *contre-idéologie*, d'un emploi tout aussi délicat) j'en propose une définition pratique : j'entends ici par *idéologie* une construction socio-cognitive spécifique, sur la base d'un ensemble plus ou moins fermé de *représentations*, construction à visée dominatrice (qu'elle soit ostensible ou occultée) proposant une certaine vision plus ou moins globalisante du monde et susceptible de légitimer des discours performatifs et normatifs et donc des pratiques individuelles et des actions collectives dans la perspective de la conquête, de l'exercice, du maintien d'un pouvoir (politique, culturel, spirituel...), ou à tout le moins d'un fort impact (plus ou moins coercitif) au sein de la communauté concernée ou face à une autre / d'autres communauté(s) (Boyer, 2003). T. A. Van Dijk, qui définit également les idéologies comme des « systèmes de croyances », « un type de cognition sociale partagée » (Van Dijk, 2001 : 38-39 ; je traduis), précise à juste titre que dans la mesure où « aussi bien les groupes dominants que les non-dominants peuvent avoir des idéologies » une théorie générale de l'idéologie « permet qu'il y ait des théories de résistance et d'opposition, et également une théorie de conflit et lutte idéologique » (*Ibid* : 39 ; je traduis)<sup>24</sup>.

Un deuxième préalable concerne les deux cas de figure alternatifs d'issue d'un conflit diglossique.

– Le premier est celui dans lequel le conflit diglossique a eu comme moteur déterminant une *idéologie diglossique* dominante et efficace qui n'a pas rencontré de contre-idéologie collective et donc de *loyauté* massive des usagers envers la langue mena-

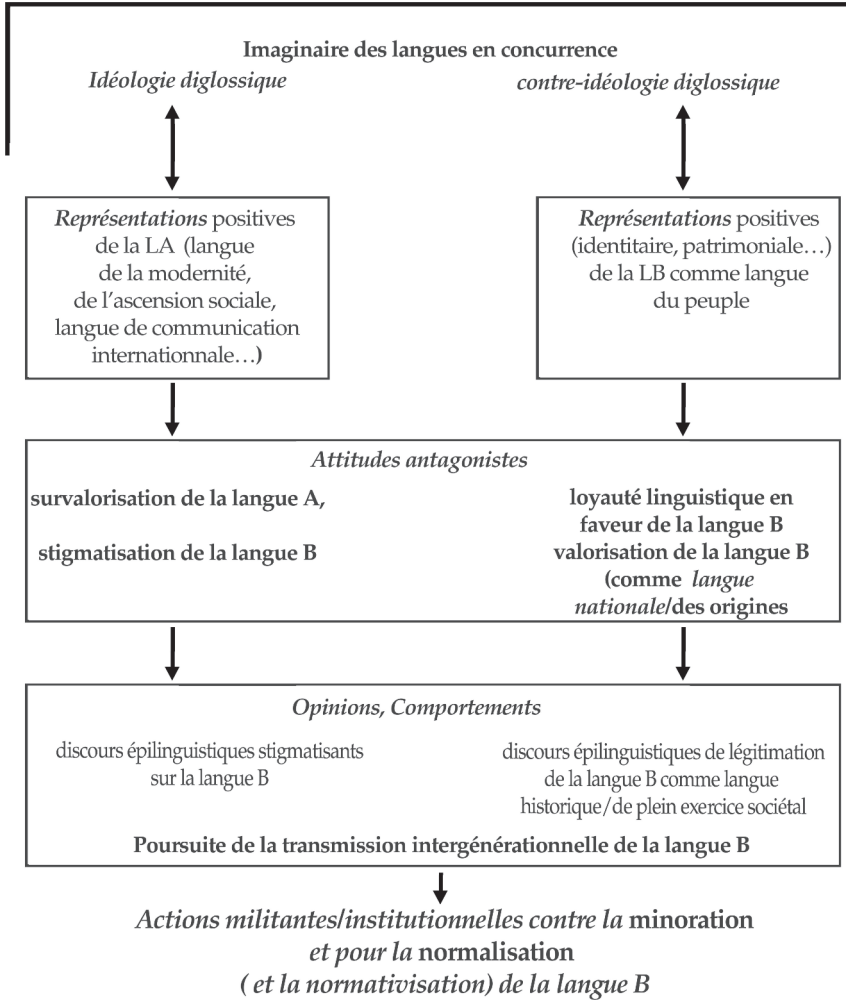
24. A propos du concept d'idéologie dans le champ de l'analyse de discours voir également Charau-deau et Mainguenu, 2002 : 300-303. Concernant l'analyse du *discours idéologique* voir Guilbert, 2007.



cée. La substitution est alors à peu près inéluctable, bien qu'elle puisse être différée pour une période qui peut couvrir plusieurs siècles :

– Le second est celui dans lequel une *contre-idéologie diglossique*, articulant des représentations d'ordre identitaire et une attitude de *loyauté linguistique* (Weinreich, 1953) sans faille, vient combattre efficacement la logique glottophage du conflit entre langue dominante et langue dominée. Cette *attitude*, œuvrant comme interface entre des représentations positives de l'une des langues

Conflit diglossique → dominance sociolinguistique → minoration de la langue dominée



en contact/ conflit (celle qui est précisément dominée, victime d'une concurrence déloyale, voire d'une imposition) et les conduites langagières des usagers, est l'authentique moteur de la production d'identité et des pratiques collectives de maintien des usages de la langue dominée et de sa transmission intergénérationnelle au sein de la famille. La *loyauté linguistique* (*Lan-*



guage *Loyalty*) (Weinreich, 1970 [1953] : 99-102)<sup>25</sup> conduit à refuser et combattre la domination et l'*idéologie diglossique* linguicide qui l'alimente, tournant ainsi le dos à d'autres attitudes possibles, comme l'*auto-dénigrement* et la *culpabilité linguistique* (Boyer, 1997 ; Lafont, 1971) : (voir tableau ci-contre).

Il est clair que c'est essentiellement dans le premier cas de figure que l'hybridation d'origine diglossique se donne (plus ou moins) libre cours. D'où le questionnement autour de l'absence ou de la présence, et à quelle hauteur, si l'on peut dire, d'une attitude de loyauté linguistique et ses conséquences.

A cet égard, je ferai l'hypothèse suivante, à discuter bien entendu : ***la loyauté n'est jamais totalement absente au sein d'une situation de domination*** (comment pourrait-il en être autrement ?). Mais elle peut être combattue plus ou moins efficacement par diverses stratégies dans lesquelles un certain type d'argumentation est mobilisé.

Et en définitive on constate (sans toujours obtenir d'explication parfaitement satisfaisante) que plusieurs types de loyauté se partagent, si l'on peut dire, le territoire de l'hybridation.

J'en évoquerai trois (d'autres peuvent être sans aucun doute observés), en dehors bien sûr de l'absence totale (ou insignifiante) d'hybridation dans les cas de résistance-reconquête unanime (la Catalogne espagnole en offre l'exemple le plus flagrant, de l'avis de nombreux spécialistes, dont Fishman, 1991) : dans ce cas une loyauté collective sans faille, aidée de circonstances glottopolitiques favorables (autonomie ou souveraineté politique ou à défaut, glottopolitique) et d'une mobilisation de tous les acteurs favorables à la *normalisation* des usages de la langue jusqu'alors

---

25. Weinreich parle dans un autre texte (en français) de « sentiment de fidélité à la langue » (Weinreich 1968). La notion peut être mise en relation avec *identité*, *ethnïcité* (on parle de *loyauté ethnique*) et *nationalisme* (Niculescu, 1996) . Voir également Lagarde, 2004, Boyer, 1991 et 2008.

dominée (Boyer, à paraître) permettent à cette même langue de re(devenir) une langue de plein exercice sociétal c'est-à-dire une authentique *langue commune*, tout en établissant (éventuellement) un statut de co-officialité pour la langue jusqu'alors dominante.

### La loyauté « malgré tout »<sup>26</sup>

On peut la trouver *malgré tout* dans l'émergence et l'installation de l'interlangue historique franco-occitane ou interlecte baptisé par les sociolinguistes du domaine « francitan », dont le développement s'accélère à partir des débuts du XIXe siècle dans le sud occitanophone de la France. Il s'agit d'une hybridation qui affecte la langue dominante : le français (même si la langue dominée, de plus en plus minoritaire après une longue période de minoration, subit le même processus ethnosociolinguistique). Cette *loyauté* « au rabais » est cependant saluée implicitement par certains usagers-acteurs. Ainsi le Marseillais C.D. Gabrielli, en un style imagé, écrit en 1836, dans un ouvrage dédié à la correction des « provençalismes » (= marques transcodiques du provençal – dialecte d'oc – dans le français parlé), tout en faisant le constat du processus de *substitution* ethnosociolinguistique en cours :

« Si le provençal perd chaque jour du terrain, comme le Parthe, il combat en fuyant, et en guise de traits, il lance à son adversaire une grêle d'idiotismes, de termes du pays mal habillés à la française, de mots accoutrés à la mode du pays, de prononciations fausses... » (Boyer, 1990 : 53).

Mais cette loyauté n'est manifestement qu'une capitulation différée. La parlure hybride n'est donc, dans ce cas, qu'une sorte de *norme endogène* non assumée (du moins par la majorité de la communauté, ce qui n'interdit pas des positionnements identitaires à la marge) et vouée à une marginalisation sur la longue durée.

26. On me pardonnera le caractère assez peu méta-linguistique des « étiquettes » choisies.

### **La loyauté « adaptée »**

C'est de ce type que semble relever la variante populaire du *guarani* (langue amérindienne héritée de la période pré-colombienne) nommée « *jopara* » (ou *yopará*, en castillan), certes stigmatisée par les tenants d'un *guarani* paraguayen plus normé, mais qui est la plus généralisée, parlée majoritairement au Paraguay. Il s'agit bien d'un interlecte du *guarani*, qui intègre des formes linguistiques du castillan, langue avec laquelle il est en contact et conflit diglossique depuis la Conquête, parfois même qualifié de « troisième langue ».

Mais cet interlecte est célébré (malgré son statut de variante a-normée) et il est à l'image même de la *nation paraguayenne* et de son Histoire : il est l'expression d'un métissage entre l'indianité originelle et la castillanité importée par les Conquistadors, castillanité qui ne s'est jamais imposée majoritairement du point de vue ethnolinguistique.

Pourquoi ? Parce que la fidélité des Paraguayens à l'égard de leurs origines pré-colombiennes et leur « loyauté » à l'égard du *guarani* a frustré la domination linguistique des Espagnols d'une victoire en faveur du castillan : le « *jopara* » est le *guarani* des Paraguayens qui, à la différence du *guarani* ethnique (encore parlé par des communautés indigènes), a accepté/subi le métissage, tout comme les Indiens du Paraguay. Il s'agit bien d'une *loyauté aménagée*.

### **La loyauté « détournée »**

Je me permettrai d'illustrer ce troisième type par un exemple que je connais au travers d'une recherche doctorale que j'ai dirigée et qui a débouché sur une brillante soutenance de Thèse (rédigée par Marie-Désirée Sol, enseignante-chercheure camerounaise) : il s'agit du *camfranglais* au Cameroun, glossonyme

qui est lui-même un signe linguistique composite.

Pour C. de Féral (citée par Sol, 2013 : 129-130), il s'agit « sur une structure syntaxique et un fond lexical français, de l'utilisation de lexèmes empruntés au *pidgin-english*, à l'anglais [...], et dans une moindre mesure, au *duala* et à l'*ewondo* », langues camerounaises. Il est instable et soumis à une forte variabilité. On peut s'interroger sur le développement de ce *camfranglais*, à l'origine parlure de jeunes, cryptique et ludique mais en usage désormais dans la population adulte. Il semble s'être « finalement orienté vers la recherche d'une identité qui n'est pas seulement francophone, anglophone ou encore ethnique, mais qui est la somme de toutes les possibilités » : il « correspondrait [...] à la fois à une sorte de 'vengeance linguistique' qui consiste à parler mal volontairement la langue française et à créer la langue qui reflète l'être camerounais dans son ensemble » (Sol, 2013 : 147). Et il est donc permis de déceler là une certaine charge identitaire, comme une sorte d'alternative à une *norme endogène* du français qui a du mal à être acceptée, le témoignage d'une loyauté « détournée », au travers d'une parlure à l'image de l'identité sociolinguistique plurielle (et problématique) du Cameroun post-colonial.

D'autres situations et cas de figure mériteraient bien entendu d'être analysés, ce que je me propose de faire dans des interventions ultérieures. Pour l'heure je mets ces quelques réflexions et hypothèses en débat.

### Bibliographie

- Boyer, Henri, 1988, « Le « francitan ». Matériaux pour une approche des représentations et des fonctionnements sociolinguistiques d'un *interlecte* », *Lengas*, 23.
- Boyer, Henri, 1990, *Clés sociolinguistiques sur le francitan*, Montpellier, CRDP.
- Boyer, Henri, 1991, *Langues en conflit. Études sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan.

- Boyer, Henri, (à paraître), « Modélisation conflictiviste et modélisation iréniste dans le traitement sociolinguistique des situations de diglossie : la preuve par le terrain », Actes du Colloque du RFS, Corte, juillet 2013.
- Boyer, Henri, éd. 1997, *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer, Henri, (dir.), 2010, *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements*, Montpellier, CRDP.
- Boyer, Henri et Lagarde Christian (dir.), 2002, *L'Espagne et ses langues. Un modèle écolinguistique ?*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer, Henri et Strubell Miquel, (éd.), 1994, *La politique linguistique de la Catalogne autonome et la sociolinguistique catalane : un état des lieux*, *Lengas*, n° 35.
- Boyer, Henri, 1986, « Diglossie : un concept à l'épreuve du terrain... », *Lengas* 20, p. 21-54.
- Boyer, Henri, 1991, *Langues en conflit*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer, Henri, 1997, « Conflit d'usages, conflit d'images », H. Boyer (éd.), *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer, Henri, 2008, *Langue et identité. Sur le nationalisme linguistique*, Limoges, Lambert Lucas.
- Boyer, Henri, 2012, « Singularité(s) de la sociolinguistique du domaine catalan. Un repérage épistémologique », *Histoire Epistémologie Langage*, 34/II, p. 29-41.
- Chaudenson, R., (1995), *Les créoles*, Paris, PUF (Que sais-je ?).
- Ferguson, Charles A., 1959, « Diglossia », *Word*, 15.
- Fishman, Joshua A., 1991, *Reversing Language Shift. Theoretical and Empirical Foundations of Assistance to Threatened Languages*, Cleveland-Philadelphia-Adelaïde, Multilingual Matters Ltd.
- Gardy, Philippe, 1985, « Langue(s) non-langue(s), lambeaux de langue(s), norme », *Problèmes de glottopolitique*, Symposium International Mont-Saint-Aignant, 20-23 sept. 1984 (éd. par A. Winter), *Cahiers de linguistique sociale*, n° 7, Université de Rouen.
- Gardy, Philippe, 1988, « Pourquoi existe-t-il un texte francitan ? », *Lengas* 23, p. 127-144.
- Gardy, Philippe et Lafont Robert, 1981, « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan », *Langages*, 61, Paris, Larousse, p. 75-87.
- Granda, G. De, 1996, « Español paraguay y guaraní criollo. Un espacio para la convergencia lingüística », *Contactos y transferencias lingüísticas en Hispanoamérica*, *Signo & Seña*, n° 6, Universidad de Buenos Aires.

- Gynan S. N., 2003, *El bilingüismo paraguay: Aspectos sociolingüísticos*, Asunción, Universidad Evangélica del Paraguay, Facultad de Lenguas Vivas.
- Lafont, Robert, 1997, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, Paris, L'Harmattan.
- Lafont, Robert, 1971, « Un problème de culpabilité sociolinguistique : la diglossie franco-occitane », *Langue française*, n° 9, Paris, Larousse.
- Lagarde C., 1996, *Le parler « melandjao » des immigrés de langue espagnole en Roussillon*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan.
- Mackey William F., 1976, *Bilinguisme et contact de langues*, Paris, Klincksieck.
- Matthey M. et de Pietro J.-F., 1997, « La société plurilingue : utopie souhaitable ou domination acceptée ? », H. Boyer (éd.), *Plurilinguisme : « contact » ou « conflit » de langues ?* Paris, L'Harmattan.
- Merle R., 1988, « Du triple langage », *Lengas* 23, p. 97-126.
- Penner Hedy, 2010, « Jopara: la face méprisée du guarani ou /et du bilinguisme ? », Henri Boyer dir., *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements*, Paris, L'Harmattan, p. 175-201.
- Sol, Marie-Désirée, 2010, *Imaginaire des langues et dynamique du français à Yaoundé*, Paris, L'Harmattan.
- Weinreich, Uriel, 1970 [1953], *Languages in Contact. Findings and Problems*, The Hague - Paris, Mouton.
- Weinreich, Uriel, 1968, « Unilinguisme et multilinguisme », A. Martinet (dir.), *Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, p. 647-684.